



Envol

De plus en plus souvent les regards scrutaient mon dos. Je me souviens d'un jour de juin à midi, station Châtelet. Tandis que l'escalator en descente se bloque, un œil derrière moi - je le sens au hérissément de ma peau - dessine mon dos, que ma robe dénude. L'œil se rapproche, il devient souffle sur ma nuque, je dévale, dégringole, déroule les marches de métal à toute allure. Échappée, à tire d'ailes.

À la fin j'étais lasse de ces nuques et nus d'artistes qui depuis des lustres se penchaient sur mon dos, ou sur celui d'une autre, c'est la même chose au fond. Nos dos, chevets de leur désir. Ceux des rondes odalisques de Boucher: les dos font masse. Ceux de ces doubles baigneuses lascives livrées sur sable chair, de Raul Hausman: formes mécaniques et diversité du même. Comme un collectif de fruits mûrs à cueillir.

Ce dos que je peine à voir, si ce n'est par l'artifice changeant d'un miroir, les autres, eux, le voient, ils l'attrapent sans cesse, en lui collant une identité qui m'échappe. Alors le croirez-vous j'ai réussi à attraper, mon dos. Oh, c'est très récent, disons que je suis à l'affût de cette ombre de moi-même. Je l'approche par la sensation. Il ne pouvait pas m'être pour toujours insaisissable, comme le son de ma propre voix! L'idée m'était insupportable.

Matsyendrāsana. Désormais je m'enroule et le vois, mon dos tourne de bas en haut comme une liane ouvrant les yeux dans la forêt. Mes dos à dos sont plus profonds que mes face à face. Je choisis mes forêts et je choisis mes arbres. Quand je rencontre un dos ami, je lui parle, nous rencontrons notre ombre. Vasishtāsana, mon dos a retrouvé sa puissance, aux quatre vents. Et libre je m'envole, à dos d'oiseau.

Geneviève Besse

Crédit photo © Denis Desailly

Diane, une statue signée Henry Arnold au jardin du Port de l'Arsenal - Paris XII^{ème}